

Faire émerger une forme

*Je veux dire les formes changées en nouveaux
corps. Dieux, vous qui faites les changements, inspirez
mon projet et du début du début du monde
jusqu'à mon temps faites courir un poème sans fin.
Avant la mer et les terres et le ciel qui couvre tout,
le visage de la nature était un sur le globe entier,
on le disait Chaos, matière brute et confuse,
rien qu'un poids inerte, des semences
amoncelées, sans lien, discordantes.*

Les Métamorphoses, Ovide, traduit du latin par Marie Cosnay ¹

Bien que le tissage soit son activité principale, il ne faudrait pas identifier trop vite Sarah Krespin comme une artiste textile. Certes, elle tisse et même beaucoup, il suffit de voir la dimension de l'œuvre présentée à L'H du Siège pour en saisir l'ampleur et le labeur ! – plus de 14 m de long sur une largeur de 4,5m en six pans cousus – mais le tissage pour l'artiste n'est pas pensé comme une fin en soi. Elle l'envisage davantage comme un moyen, une matière première, quasi organique, à la fois souple et fluctuante, une étape dans un processus de création qui lui permet de faire sortir le tissage de sa planéité, de l'amener à être manipulé, formé, déformé, performé, réinterprété. Au-delà du métier à tisser, le geste artistique croise avec la sculpture, la photographie, l'installation et le dessin.

« Il n'y a pas de sujet plus important que le temps » ai-je entendu au moment où je commence ce texte. Tombée à point, la phrase vient faire écho aux notes prises durant les échanges avec l'artiste avant et pendant la résidence. Entre des éléments concrets de durée : « 6 mois de tissage sur le métier », « 70 h par semaine », « 36 jours de couture », « pas de tissage pendant 3 mois » où s'intercalent des fragments de phrases comme « dévier le temps », « texture de temps », « stratifications » ou encore « comment vous faites pour ne pas craquer ? », il apparaît évident que sa pratique est une expérience du temps éprouvé. Mais peut-on la penser autrement, lorsqu'on sait que le tissage est un des métiers d'art le plus lié au temps et que Pénélope, sa plus célèbre fileuse, n'a eu de cesse de l'abolir, défaisant la nuit ce qu'elle avait tissé le jour. « Un prétexte pour lui permettre d'attendre plus longtemps Ulysse », selon l'artiste qui voit plutôt dans la figure de l'épouse fidèle une représentation de l'attente et de ce qui s'y joue, un temps de pause, un état intermédiaire. La pièce de S. Beckett *En attendant Godot*, citée également pendant les échanges, l'a beaucoup inspirée à ses débuts, notamment sur la question du rapport aux masses informes et à l'espace. On attend, on ne bouge pas, on s'avachit, on se ramollit.... L'attente revient à habiter un espace, d'une manière jamais définitive, puisqu'elle peut être interrompue à tout moment ; où le temps pèse malgré tout. Si ses tissages sculptés « arrivent à tenir dans l'espace par des jeux de replis », ils sont quand même « toujours à la limite de s'écrouler ». Ceci est encore plus vrai depuis que l'artiste les déploie sur des plus grands formats. Bien que des fines tiges d'aluminium aient été intégrées directement dans le tissage pour permettre un maintien plus stable, l'équilibre de la structure est toujours précaire et le moindre changement peut affecter le tout, le modifier, jusqu'à en

changer le mouvement. D'où le travail de photographie en parallèle qui vient saisir des moments « formés » du volume avant qu'ils ne retombent, et en garder la trace.

« Faire émerger une forme »², c'est là aussi tout l'enjeu de l'étape sculpturale, quand le corps de l'artiste se confronte à la matière d'une autre manière, dans une autre forme de tension, plus proche d'un geste performatif, presque chorégraphique, effectué in situ. Certains y verront une vague houleuse, une faille terrestre ou la concrétion d'une mue fossilisée.

D'autres, une vague encore, une onde conductrice, un flux matérialisé, une texture de temps, le sentiment de l'impermanence, un infini... Car la pièce ainsi sculptée, figée dans une pose éphémère, « tenue dans un état d'incertitude », est énigmatique, ni figurative, ni abstraite. Il y entre du paysage, de la mer, du rythme, de la stratification, du sédiment, des filaments de lumière entre les plis. Un temps du lointain, un espace des profondeurs.

Précisons qu'après ses études à Roubaix et Paris, Sarah Krespin est retournée vivre à Sète, ville de son enfance. Par la fenêtre de son atelier, au-delà du métier à tisser, elle voit la mer, la Méditerranée, le décor des élégies antiques. Au mouvement montant et descendant des vagues au dehors, dans un temps qui n'a jamais de fin, répond celui au-dedans, du tissage et de ses nuances changeantes, aux tons bleu, gris, terre. Comme si le paysage extérieur venait se tisser dans le paysage intérieur. « Approchant du rivage, chaque barre levait, gonflait, se brisait, étendait un voile d'écume fine sur le sable. La vague s'arrêtait, puis se retirait, soupirant comme un dormeur dont le souffle inconscient va et vient. »³. L'étape du dessin sur les photos vient flouter les impressions. Recouvrir aux pastels les instantanés des formes sculptées, c'est à nouveau les faire disparaître, les enfouir dans une autre temporalité. A l'image, impossible à saisir, des mouvements de la vie intérieure et d'une émotion venue du fond du temps.

Marie Gayet

¹*Les Métamorphoses*, Ovide, traduit du latin par Marie Cosnay, Éditions de l'Ogre, 2020

²*Entretien avec Sarah Krespin*

³*Les Vagues*, Virginia Woolf, traduit par Cécile Wajsbrot, Éditions Le Bruit du temps, 2020

Ce texte a été écrit pour accompagner la restitution de résidence Coup de Pouce de Sarah Krespin à L'H du Siège - Valenciennes / Juin 2024